

Avant-propos

Ceci n'est pas une autobiographie qui serait trop chargée de pudeur vis à vis de mes proches et donc difficile à réaliser mais certains moments de la vie du personnage font appel volontairement ou inconsciemment à des moments très particuliers de mon existence ; donc toute ressemblance entre les personnages et les êtres qui m'ont entouré ou qui m'entourent serait non pas fortuite mais anecdotique.

Ouf, me voila débarrassé des contraintes du réel et je peux laisser libre champ à mon imagination et à mon sens de l'affabulation qui m'a parfois gêné, même si souvent les faits sont venus confirmer mes « histoires » : gloire, amour, richesse, aventure tout était envisageable pour mon « héros », de l'enfance, de l'adolescence puis de l'âge adulte. J'ajouterai, doute, chagrin, peur pour celui du conte qui va suivre.

L'exode

Mes premiers souvenirs remontent à des scènes d'exode durant les « années quarante ». Sans doute sont-ils complétés par ce que mes parents et surtout ma mère m'ont raconté ensuite.

Depuis l'aube, la Renault de mon grand-père lourdement chargée se frayait laborieusement un chemin parmi les innombrables réfugiés qui fuyaient soit d'eux-mêmes, soit sur l'ordre des autorités. Je revois un bord de forêt moussu à l'ombre de ce doux soleil de printemps, ma mère me refaisait un pansement au bras et inspectait ma plaie due à une brûlure stupide provoquée par un excès de gourmandise qui m'avait arrosé le bras de chocolat brûlant.

Quelques images et quelques sensations me restent en mémoire de cet endroit. Douceur de l'ombre, légèreté des mains maternelles me palpant, fraîcheur du bois, senteur de feuilles, d'humus, de vent ayant brassé les blés qui commencent à mûrir. Encore maintenant ce sont ces odeurs qui m'attirent au point de me faire monter une larme dans les yeux.

Nous venions de terminer le repas, qui pour moi ressemblait plus à un de ces agréables pique-niques que nous faisons encore il y a peu au bord de l'Oise, lors de merveilleuses parties de pêche à la ligne, quand dans le lointain se fit entendre un ronflement de moteur. Celui-ci, bien plus puissant que les quelques bruits des automobiles qui montaient de la route en contrebas, se mit à grandir jusqu'à occuper toute la plaine lourde de blé que nous voyions au travers des arbres.

Ce bruit je l'ai, plus de 50 ans après, encore dans les oreilles, dans la tête, dans le corps même, tellement il était puissant. Qui n'a pas connu la guerre ne peut imaginer ce qu'un enfant peut éprouver dans une telle situation, la peur surtout mais aussi une énorme interrogation de tout son être, une question profondément viscérale qui en un éclair vous secoue comme un spasme de tous les nerfs, et qui soudain éclate en un énorme sanglot ;

un immense appel « maman » face à cette épouvantable inconnue de la peur à l'état pur. Les avions allemands sont passés sans voir la route abritée par le bois et ont sans doute déversé bombes et mitrailles sur quelques innocents convois, blessant, tuant aveuglément.

Mais le choc est resté et le pique-nique tranquille est devenu une étape dans la vie d'enfant paisible que j'étais, comme une faille dans une roche dure ; combien de fois me suis-je réveillé tremblant, affolé par un grondement semblable et suis-je resté dans mon lit, écoutant le silence paisible de la respiration de notre nouvelle maison dans un petit village au milieu du bocage. C'est là que nous sommes arrivés ; réfugiés nous aussi, bien loin de notre région du Nord aux grandes plaines et aux larges routes plantées d'arbres qui s'enfonçaient à l'horizon inconnu, en particulier à l'automne et au printemps lorsque le brouillard du soir ou la brume matinale estompait les formes et rendait encore plus mystérieuses ces routes qui disparaissaient dans le néant flou d'une aventure attendue.

Ici rien de semblable, nos dernières heures de voyage s'étaient déroulées lentement sur ces petites routes, serpentant entre des talus de terre recouverts de végétation colorée et surmontés d'arbres aux formes biscornues, taillés régulièrement pour fournir les fagots aux paysans les moins fortunés.

Ces talus, j'avais pu les contempler lors de notre troisième ou quatrième crevaison, lorsque grand-père, armé de rustine et de dissolution, essayait de réparer une malheureuse chambre à air torturée par un excès de poids de la voiture et l'état pour le moins rustique de ces chemins.

Allongé le long du fossé, mâchonnant une herbe, je regardais les sauterelles bondir sous les coups de ma baguette de noisetier ; et surtout, je respirais cette odeur enivrante d'herbe écrasée et de fleurs. Mes premiers et meilleurs souvenirs sont faits de parfums. Je ne peux les classer par ordre de préférence tant leur importance varie avec les heures et les saisons, mais en fermant les yeux je retrouve des scènes de mon enfance et de mon adolescence rien qu'en respirant un parfum qui flotte un bref instant dans l'air ambiant.

Mon jeu de chasse sauterelle s'arrêta subitement, un pied chaussé de sandalette s'étant posé sur ma badine. J'observais cette sandalette de cuir marron qui osait ainsi interrompre mon

plaisir, elle était éraflée, un peu terreuse, et habillait un pied bruni par le soleil mais aussi par la poussière. Continuant mon observation je remontais au genou écorché et marqué de petites entailles plus roses, souvenirs de chutes passées, je prenais à pleine main ce mollet rond et doré pour l'éloigner de moi, mais la pression se fit plus forte, signe d'un refus d'obéissance.

Je levais la tête, me surplombant, j'aperçus un peu déformés par la perspective un petit menton pointu, deux fossettes sur des joues roses et bronzées et le dessous d'un nez aux ailes élargies par la respiration accélérée et enfin des yeux bleu vert qui m'interrogeaient :

— Qui es-tu, qu'est ce que tu fais ici ?

Comme je m'apprêtais à me relever, elle s'appuya sur mon épaule et d'un ton de commandement m'intima de rester assis. « Toi, t'es un parigot ! » me dit-elle d'un ton péremptoire et d'une voix un peu haut placée elle rajouta : « un réfugié de Paris ». Après un silence elle enchaîna : « On en voit un peu qui passent sur la grand route, mais jamais par ici, c'est la petite route des Bussières qui va aux fermes », comme essouffée elle s'arrêta. J'arrivais enfin à me débarrasser et de la main sur mon épaule et du pied sur la badine, je me relevais et au lieu de voir cette fillette d'en bas, je la dominais de dix bons centimètres. Cela changeait tout à la situation, elle se recula surprise et dit d'un ton admiratif « T'es grand pour un parisien. » Sans doute que dans la France des campagnes les habitants de Paris étaient devenus petits suite à quelques raisons particulières dues à la vie citadine.

Comme je lui tendais la main pour lui dire bonjour, elle recula encore d'un pas puis s'enhardissant elle me demanda : « Tu es à pied, tout seul, tu n'as pas de sac, tu ne pleures pas, tu n'as plus de maman, tu... ». Je l'arrêtais en avançant la main à nouveau et d'un ton que je voulais ferme, lui lançais :

— Bonjour, je m'appelle Charles, la voiture est juste derrière et mon grand-père répare la roue et je ne suis pas parisien.

Je vis un sourire très doux éclairer son visage :

— Ah bon, car je ne sais pas ce que j'aurais fait de toi si tu avais été un enfant perdu.

La voix inquiète de ma mère se fit entendre de derrière la haie

— Charles, où es-tu ?

— Ici, maman. J'ai trouvé une camarade, une demoiselle du pays.

Je la vis sortir d'une trouée dans la haie, poussant une barrière en bois et la replaçant sur une fourche de métal.

La fillette s'adressant à ma mère lui dit « Madame, si vous avez soif venez à la maison, maman nous dit toujours qu'il faut aider les réfugiés qui sont malheureux et monsieur le curé nous l'a dit à la messe dimanche. » Ma mère sans doute émue par cette gentillesse spontanée lui répondit :

— Mais bien volontiers car nous allons aux Herbiers et la voiture est encore en panne. Habites-tu loin ?

— Non, c'est juste après le tournant où il y a le petit calvaire.

Récupérant grand-mère, grand-père, ma sœur, mon frère, nous partîmes à la suite de la petite. Ainsi l'avais-je cataloguée dans ma galerie des personnages. A ma grande surprise et j'en éprouvais un certain plaisir, elle m'avait pris la main doucement et la serrait gentiment comme pour me rassurer. Passé le calvaire, le chemin de la ferme était bien là, tracé de profondes ornières emplies de grosses pierres et où stagnait encore l'eau du dernier orage. Nous étions arrivés devant les bâtiments tout en façade, un gros chien noir tirait sur sa chaîne en s'étranglant d'aboyer, des poules vagabondaient, picorant et caquetant, à l'ombre d'un grand saule au tronc énorme, une mare accueillait canards et canetons. Une odeur forte de vache et de paille sortait d'une large porte et des bruits de bêtes à la traite nous parvenaient, mêlant meuglements et bruits de chaîne. Lorsque la fillette eut disparu par cette porte nous restâmes un peu désespérés, fatigués du voyage et de tous ces événements si subits et si graves, bras ballants et esprit vide.

Une femme sortit bientôt accompagnant l'enfant et se dirigea vers nous en s'essuyant les mains sur un large tablier bleu ; elle releva d'un geste machinal ses cheveux bruns qui lui tombaient sur la figure. Elle était plutôt petite et je la cataloguais dans les rondes, s'approchant de grand-père, elle lui demanda d'un ton à la fois inquiet et un peu sec :

— Vous cherchez quoi, vous autres ? Ginette m'a dit que vous étiez en panne, et que vous vouliez boire, vous savez nous, on peut pas recevoir des réfugiés, faut voir la mairie.

Grand-père la rassura aussitôt :

— Madame, nous avons accepté l'invitation de votre fille : je pense que c'est votre fille bien gentille, ma foi, qui nous a proposé de nous désaltérer chez vous, n'ayant plus rien à boire nous avons accepté mais de l'eau sera la bienvenue. Le ton était tellement grave et aimable que la mère de Ginette, puisque Ginette elle s'appelait (et j'aimais déjà son prénom) se confondit en excuses et nous invitant à rentrer dans la grande salle de la ferme, nous fit asseoir, disparut quelques instants dans une pièce qui devait être le cellier et revint les bras chargés de bouteilles de vin blanc à la forme bizarre tout en hauteur et moins larges que les bouteilles que nous avions chez nous. Ginette, pendant ce temps revenait avec une cruche d'eau.

— Vous boirez bien de notre Anjou, nos fillettes sont bien fraîches et je vais vous donner des rillons pour pas boire à vide.

Aussitôt dit, aussitôt fait et en plus des rillons, une jatte de fromage blanc, une terrine de pâté au parfum délicieux et un pain immense vinrent compléter le menu. J'étais encore à m'interroger sur ces fillettes si fraîches quand Ginette se mettant près de moi me dit à voix basse : « Tu as de la chance, tu auras du vin et il est drôlement bon. » Comme maman semblait réticente à voir ses enfants s'abreuver de vin blanc, grand-mère s'écria en angevine qu'elle était :

— Mon dieu, cela fait bien longtemps que je n'avais pas bu d'Anjou et cela fera du bien aux enfants qui ont été si sages pendant tout le voyage. Ah ! Madame, c'est une chose bien triste que cette guerre. Nous avons quitté N. dans l'Oise depuis bientôt deux jours, nous avons tout laissé, la maison, les meubles, le jardin, tout ce que nous avons, tout ce que nous aimions.

Je la sentais prête à fondre en larmes quand Ginette passant sa petite main sur la sienne, lui dit du fond du cœur d'un ton plein de compassion « Mais madame, on va vous aider, n'est-ce-pas maman ? » Grand-père soulagé d'éviter le drame enchaîna « Merci à vous, mais nous sommes attendus aux Herbiers où la mairie nous a prévu un endroit pour nous héberger : le seul problème c'est que je n'ai plus d'essence et qu'il faudrait que je trouve une pompe pour me ravitailler : j'ai un bidon vide dans ma voiture.

Après nous être reposés dans cette salle si fraîche, havre de calme où toute la famille avait pu pendant quelques instants,

grâce à cette brave femme, poser la charge de ses soucis et de ses inquiétudes, maman et grand-père s'étaient concertés et proposaient à Mme Meinar (j'avais appris que ma Ginette s'appelait ainsi) et l'avais soufflé à ma mère, de nous garder dans sa grange le temps qu'ils aillent chercher du carburant.

— Mon bon monsieur, lui répondit-elle, vous n'en trouverez point, notre garagiste a été confisqué (mon grand-père traduisit « réquisitionné, voulez-vous dire ? ») et il ne donne de l'essence qu'à ceux qui sont autorisés.

Devant ce nouveau problème, grand-mère poussa un énorme soupir, soufflant ainsi à tous nos chandelles d'espoir. « Mon Dieu, pourquoi tout ça, qu'avons-nous fait pour mériter tant de mal ? » dit-elle en levant les yeux et les mains vers le plafond de la salle.

Il faut expliquer que grand-mère était une sainte femme respectant scrupuleusement les dix commandements et les règles de l'église catholique. Ayant été à Rome, elle en avait ramené une bénédiction du Pape qui devait mettre à l'abri toute sa famille : des maladies, des accidents enfin de toutes ces misères qui sont le propre de l'homme qui n'a pas reçu cette fameuse bénédiction.

Tous ces événements heurtaient sa foi, Dieu l'aurait-elle oubliée, elle qui tirait son chapelet avec ardeur pour implorer la Vierge Marie à grand renfort de *Salve regina*, Je vous salue Marie débités à grande vitesse établissant ainsi des records de prières salvatrices. Ma mère, au grand dam de grand-mère avait épousé un protestant et nous étions élevés dans cette religion ; je pense que dans ces moments tragiques grand-mère pardonnait à son Dieu en se disant que des mécréants et enfants de mécréants ne pouvaient bénéficier intégralement de cette fameuse bénédiction. « Que faire ? » demanda-t-elle, se tournant vers Mme Meinar puis vers grand-père et enfin vers moi comme si j'avais une solution. J'en avais une de solution, tirée de mes lectures et surtout de mes images car je débutais dans la lecture des illustrés et je le dis d'une petite voix hésitante.

On entendait les mouches tourner autour du ruban collant accroché sous la lampe et seuls les bruits venant de l'extérieur meublaient le silence qui s'était fait. Grand-père, peu habitué à ma présence, se tourna vers moi :

— Et qu'elle est ta solution miraculeuse, mon garçon ? »

— M. Meinar a un cheval, je l'ai entendu rentrer il y a quelques minutes, et s'il le voulait bien on pourrait aller jusqu'aux Herbiers en tirant la voiture avec le cheval ; nous pousserions dans les côtes et grand-père freinerait dans les descentes.

Comme je terminais ma phrase M. Meinar entra en tapant ses pieds sur le seuil en pierre comme pour avertir de son arrivée.

— Bonsoir la compagnie, on a de la visite à ce que je vois ! Grand-père s'avança et expliqua en quelques mots notre situation sans évoquer ma solution. Après s'être décoiffé, découvrant un crâne ridiculement blanc couronné de rouge vif provoqué par le ruban de cuir de la casquette M. Meinar se gratta la tête, et lança à mi-voix des « bien sûr, bien sûr ».

Après un temps d'arrêt il s'assit en bout de table, approcha une des fillettes en partie pleine, prit un verre propre et l'emplit à ras bord. Il le vida lentement mais d'un trait sans respirer (j'en retenais mon propre souffle). En homme soucieux de bien marquer l'importance de sa réflexion et de sa décision il garda le silence quelques secondes. Nous étions tous suspendus à ses premières paroles comme au verdict du procureur de quelque tribunal paysan.

— Vu qu'il est tard, que les Herbiers sont encore à quatre kilomètres, que le garage est à la sortie sur la route de Nueil, soit presque cinq kilomètres, que votre voiture est à 3 ou 400 mètres de la ferme et le cheval est fatigué, je vais le harnacher comme pour la herse avec un petit attelage et des chaînes pour accrocher la voiture, dame ! Faudra aider à passer le raidillon et bien freiner après mais ça devrait aller.

Ginette me regarda et s'approchant de mon oreille :

— Tu vois, t'avais la bonne idée, mon papa il a pensé comme toi !

Maman me regarda en souriant comme en approuvant mon idée puis se tournant vers M. Meinar, « Si vous avez la gentillesse de nous prêter un coin de la grange nous passerons la nuit, avec ce que nous avons mangé grâce à vous nous pourrions nous passer de dîner et j'aimerais pouvoir vous payer pour toute cette nourriture délicieuse ; votre pâté de lapin était plus parfumé que celui que je fais chez moi, mais c'était un régal. »

J'étais surpris de voir ma mère parler qualité de nourriture dans un moment aussi pénible mais je compris pourquoi. Une

fois la voiture dans la ferme, il fallait bien prévoir où dormir et peut-être car j'avais encore faim, un petit dîner.

La brave femme réagit immédiatement « Je voudrais voir ça, vous faire payer pour un peu de pain et un verre de vin, et vous laisser coucher dans la grange quand on a deux grandes chambres vides et que la petite pièce est libre, notre commis étant parti à l'armée, et puis c'est pas un petit « quatre heures » qui vous a nourri, on aura le souper vers huit heures, le temps de ramener votre voiture. Ginette appelle Victorine qui est dans le potager et dis-lui de renforcer la soupe pour six personnes, si vous voulez bien me prêter la main pour les lits, le temps qu'ils reviennent tout sera prêt, allez les hommes perdez pas de temps. »

Nous étions tous interloqués par tant d'énergie et de gentillesse, d'humanité même chez cette femme si simple, grand-père surtout ancien « quat'zarts », ingénieur directeur d'usine plus habitué aux rapports de commandement avec les hommes, se laissait aussi pousser dehors sans émettre ces éternelles considérations et réflexions de l'homme d'analyse et de synthèse un peu agaçant qu'il était. Les temps changeaient et les hommes aussi. C'était sans doute la fatigue accumulée depuis ces derniers jours qui avait usé cette force péremptoire du chef.

J'hésitais à suivre l'équipe de dépannage : Ginette vint mettre fin à mes hésitations en m'entraînant dehors vers l'étable « Viens voir les vaches, on était en train de les traire et Marcel s'en occupe, si tu veux tu boiras du lait. » Entrant dans l'étable je fus surpris par la puissance de l'odeur qui y régnait, avec la chaleur : l'ammoniaque dominait mais s'y mêlaient le parfum délicat du lait et une senteur beaucoup plus subtile de foin séché. L'ombre y régnait et je pouvais deviner les croupes brunes et blanches de bêtes attachées mâchonnant leur herbe.

Marcel était un bossu sans âge, moustachu, coiffé d'un objet qui avait dû être un béret mais que la crasse et la pluie avaient décoloré sur le haut et lustré sur le pourtour. Assis sur un petit banc à trois pieds il tirait en rythme sur les pis d'une belle vache brune sur laquelle il appuyait sa tête et bougonnant des « Doucement la Claire, tout doux », comme on chantonne pour bercer un bébé.

Ginette s'approchant du gros bidon de métal brillant coiffé d'un entonnoir métallique me dit « T'en veux, il est encore